

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



L'adolescence violente

Gisèle Guay

Volume 12, Number 1, Spring–Summer 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12479ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guay, G. (1989). L'adolescence violente. *Lurelu*, 12(1), 2–6.

L'ADOLESCENCE VIOLENTÉE

La violence à l'égard des adolescents fait régulièrement la une des journaux. Qu'en est-il de cette réalité sociale dans les oeuvres de fiction qui leur sont destinées ? Ce dossier présente neuf romans contemporains où les victimes, âgées de 12 à 17 ans, ont été brutalisées, ont souffert de carences affectives et ont subi des agressions sexuelles.

Brutalité

La brutalité est sans doute la forme de violence la mieux connue et la plus visible. Des souffrances psychologiques, beaucoup plus durables que les ecchymoses, s'y greffent souvent. Les romans où il est question de brutalité se classent en deux catégories : les oeuvres où la violence est en relation avec l'État et celles où la famille immédiate est responsable des mauvais traitements.

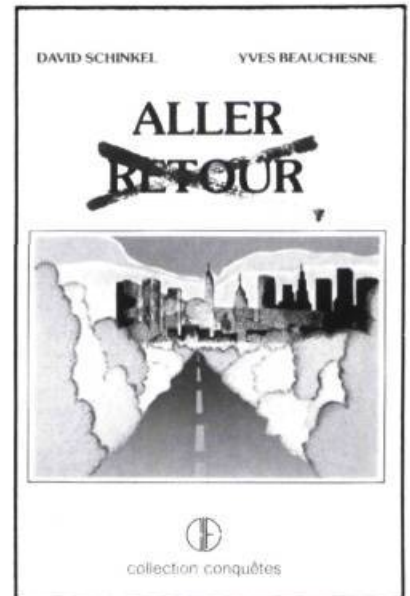
par Gisèle Guay

ALLER RETOUR

Orphelin, Martin (13 ans) vit seul avec son oncle qui le bat. Il s'enfuit et trouve refuge dans une école abandonnée.

C'est dans le silence, la frustration et les larmes que Martin subit le comportement brutal de l'oncle. Le roman s'ouvre sur sa décision de quitter la maison. Il ne pense pas à préserver la petite unité familiale. C'est lui seul qui compte.

La recherche d'un allié ne vient qu'après la fuite. Il se confie d'abord à une tante, qui l'accuse de mentir. Il raconte également son histoire à une amie de son âge, mais elle aussi va trahir sa confiance.



Malgré les obstacles, le héros persévère. Il se réfugie dans une école et travaille dans une épicerie. Son seul réconfort est son chien, Mitchko.

Mais Martin, lui dont les émotions s'écoulaient jusque-là en larmes, a un accès de colère. Pourquoi vit-il tout cela ? Pourquoi lui ? Questions sans réponse. Et sa rage se manifeste contre son chien. « Sa tête était bombardée d'images floues qui s'entrechoquaient : son oncle Réjean qui le battait ; Mitchko ; lui qui battait Mitchko. La vérité le frappa aussi soudainement que les éclairs zébraient le ciel. Il n'était pas différent de son oncle. Il avait lui aussi brutalisé une victime innocente. Il était lui-même devenu ce que précisément, et de toutes ses forces, il avait tenté de fuir. » (*Aller retour*, p. 90).

Les familles où domine la pathologie du deuil sont une cible pour la violence physique. Martin avait perdu ses parents dans un accident et son oncle est devenu veuf par la même occasion. À la fin, Martin trouve une famille prête à l'accueillir. Curieusement, elle aussi a été soumise au deuil.





LES CHEMINS SECRETS DE LA LIBERTÉ

Julilly (12 ans) et Lisa (13 ans) sont deux esclaves noires. Elles s'enfuient des plantations du Sud pour trouver refuge au Canada. La violence fait partie du quotidien des esclaves, et ce, sans distinction d'âge ou de sexe. L'État confère au Blanc tous les pouvoirs.

Malgré ce climat de peur et de soumission, Lisa et Julilly conservent leur fierté. « Le Seigneur m'a parlé (...). Y m'a dit " T'es pas née pour être battue. T'es une créature pareille à Missy Riley." Quand bien même je serais noire, je suis pas un animal. » (*Les Chemins secrets de la liberté*, p. 62). Cette foi en Dieu leur font croire en une vie meilleure.

Séparées de leur famille, les adolescentes vont s'enfuir, aidées par un abolitionniste. Mais bien vite, c'est sur elles seules qu'elles doivent compter, car leur bienfaiteur est fait prisonnier. Malgré la solitude et l'épuisement physique, rien ne les arrête. Elles font preuve d'une force et d'un courage peu communs.

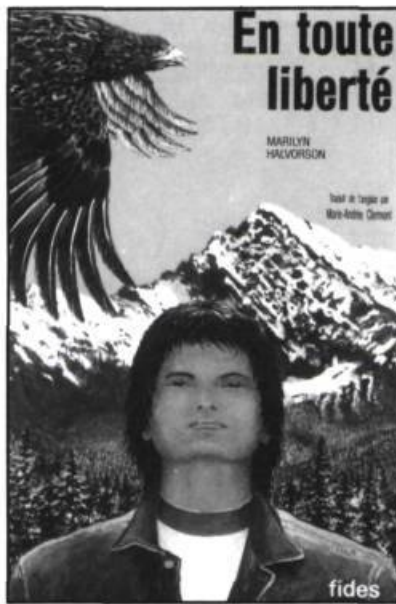
Leur arrivée au Canada couronne leur long périple et termine le roman. Elles ont triomphé de l'esclavage. Cependant, elles devront affronter une autre forme de violence dans leur pays d'adoption : le racisme.

EN TOUTE LIBERTÉ

Lance (15 ans) vit avec son père, homme à la fois faible et brutal. Sa mère revient après une absence de 10 ans. Elle veut obtenir la garde de son fils.

L'attitude de Lance déconcerte. « Voyons, Rouquin, laisse tomber. J'ai couru après. C'est fini. » (*En toute liberté*, p. 41). Il ne remet pas en cause l'autorité paternelle, qui se manifeste souvent par des coups. C'est plutôt lui le coupable. « Et s'il devient trop violent par moments, c'est seulement parce qu'il m'aime trop. » (*En toute liberté*, p. 210).

Il n'y a pas de comportement délinquant qui en découle. Curieusement, c'est le retour de la mère qui va provoquer celui-ci. Lance est le plus fort, moralement parlant. Il protège son père, il va même se sacrifier en acceptant de suivre sa mère pour lui éviter un procès perdu d'avance.

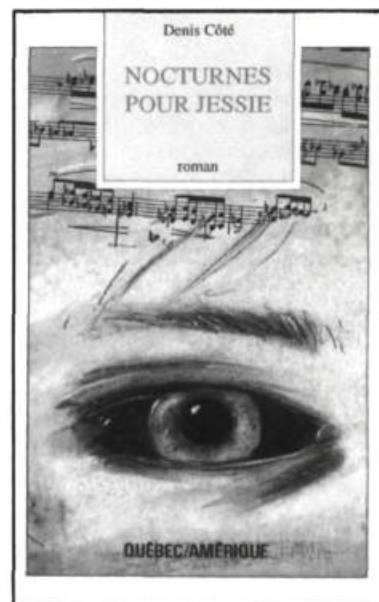


NOCTURNES POUR JESSIE

Jessie (16 ans) et Hendrix (17 ans) s'évadent d'une prison pour délinquants. Ils devront se mesurer aux Juvénos, policiers pour la jeunesse, ainsi qu'aux Strickfaden, un groupe qui contrôle le trafic de la drogue dont ils ne peuvent se passer.

Tout comme pour *les Chemins secrets de la liberté*, l'État est le principal responsable de la violence. L'action se déroule dans une société futuriste qui renie ses jeunes : « des laissés-pour-compte qu'il fallait tolérer, contrôler, surveiller » (*Nocturnes pour Jessie*, p. 22-23). C'est la loi de la jungle et seuls les plus forts survivent.

Les manifestations de violence sont multiples. L'exemple le plus brutal : les Juvénos ont tranché les deux bras de Hendrix parce qu'il jouait de la guitare électrique. Les Strickfaden usent de leurs poings pour se faire obéir. Jessie, en refusant de collaborer avec eux, attisera leur colère et provoquera, malgré lui, la mort de son ami.



Les animaux et même l'environnement agressent les personnages. Les rats d'égout les attaquent dans leur refuge souterrain et l'humidité rend Hendrix malade.

Il semble qu'aucun but n'anime les adolescents, si ce n'est la promesse de Jessie de fabriquer des prothèses à son ami. Projet illusoire et tous deux le savent, sans pour autant se l'avouer. Leur vie consiste à survivre, et ce, un jour à la fois.

Jessie rencontre Ariane, une magicienne qui lui parle de Mirlande, un pays où règnent la beauté et la tendresse. Il est d'abord sceptique. Mais après la mort de Hendrix, il se laisse entraîner. Il ira la rejoindre dans un coffre magique dont on ne revient pas. Le coffre conduit-il à Mirlande ? Ce n'est pas sûr. Le roman finit ainsi.

Il y a absence de cellule familiale dans les romans où l'État est bourreau. C'est dans l'amitié que les jeunes puisent la force et la stimulation nécessaires pour mener la lutte. Lisa et Julilly ont trouvé refuge au Canada. Cependant, le racisme fera d'elles de nouvelles victimes. Quant à Jessie et Ariane, ils ne savent pas dans quel monde ils vont se retrouver. La fin de ces romans apporte une solution à la situation immédiate, mais pas à tous les problèmes.

Les oeuvres où la famille est présente mettent en scène des personnages avec peu de points communs. Martin s'enfuit de la maison alors que Lance veut y rester. Martin pense d'abord à lui et Lance protège son père. Martin est tourné vers l'avenir ; il n'a aucune pensée pour ses parents décédés. Lance est prisonnier de son passé qui refait surface avec le retour de sa mère.

Carences affectives

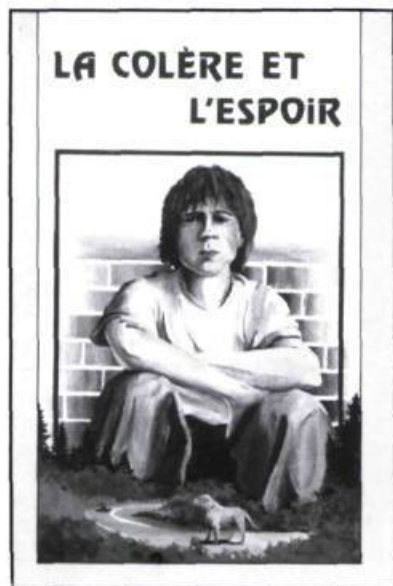
Les mauvais traitements ne se limitent pas à la brutalité d'ordre physique. Leurs ramifications sont plus complexes. En effet, les carences d'apports psychologiques sont une forme de violence camouflée. « Tous les enfants nés avec un potentiel normal ont aussi besoin de recevoir des soins corporels suffisants, d'appartenir à une famille intacte et accueillante, de recevoir une affection et un soutien ininterrompus et une stimulation continue de leurs capacités intellectuelles, et de pouvoir s'identifier à des parents qui soient eux-mêmes des membres sains d'une communauté¹. » Les oeuvres regroupées dans cette section démontrent qu'il y a manquement à un ou plusieurs éléments de cette description de Freud.

LA COLÈRE ET L'ESPOIR

Paul (16 ans) fait face à l'alcoolisme de ses parents. La mère se réfugie dans un monde à elle. Quant au père, un rien le met en colère. Toute tentative de communication est vouée à l'échec. Paul se retrouve complètement seul.

Sa première réaction est de s'interposer lors des querelles familiales. Il va jusqu'à les attiser. « Allez-y, lancaïje, comme un imbécile. N'arrêtez pas un aussi beau combat pour moi ! » (*La Colère et l'Espoir*, p. 58). Il espère ainsi que ses parents vont réagir et comprendre le mal qu'ils font à leur fils. En vain.

Paul va chercher une compensation affective chez sa soeur, qui a d'ailleurs quitté la maison. Tout ce qu'il reçoit est ce conseil : « Le mieux que tu puisses faire, c'est de rester là et de les endurer du mieux que tu peux ! » (*La Colère et l'Espoir*, p. 24).



Il va alors trouver refuge à l'extérieur de la famille. Il se confie à un conseiller pédagogique, ce qui lui permet de se situer par rapport au conflit. Ensuite, il ira s'informer, au bureau de son père, pour un programme de désintoxication.

Paul trouve une source de réconfort avec les animaux. Il y a son chien. De plus, il travaille chez un vétérinaire.

C'est lui qui provoque la prise de conscience de l'alcoolisme comme problème familial. C'est aussi lui qui propose, voire qui impose, des solutions. « Nous avons tous besoin d'aide, maman. La famille est sur le bord de la faillite totale ! » (*La Colère et l'Espoir*, p. 97). Il s'accroche à l'espoir de vaincre, car il a besoin d'eux et eux de lui. Tels quels, ses parents ne peuvent l'aimer réellement et Paul ne peut les aimer comme il le voudrait. La brèche affective joue dans les deux sens. Et c'est Paul qui va la colmater. C'est l'adolescent héros qui sauve sa famille.

EN TOUTE LIBERTÉ

Tant que la mère était absente, la douleur sommeillait. À présent, Lance doit démêler des sentiments confus et contradictoires.

Le retour de sa mère déclenche un enchaînement en spirale de réactions négatives. Lance brise la chaîne qu'elle lui avait donnée et qu'il portait toujours à son cou. Il se brouille avec son meilleur ami. Il fréquente même un vendeur de drogue. Et surtout, il ne veut pas la voir. C'est ainsi que sa colère et son amour s'expriment. « Mais je ne suis pas trop certain qu'il puisse blesser Anne-Marie sans se blesser lui-même en même temps, et tout autant. Il aura beau essayer de toutes ses forces, jamais il ne pourra tuer l'amour qu'il éprouve encore pour elle. » (*En toute liberté*, p. 256).

Lorsque Lance accepte enfin de la rencontrer, c'est pour la brutaliser avec des mots. Celle qui l'a rendu victime devient victime à son tour. Mais elle sait écouter et n'essaie pas d'arrêter le flot verbal libérateur. Elle aime assez son fils pour comprendre qu'il préfère demeurer avec son père. Néanmoins, son retour aura permis de mettre en place des repères affectifs qui faisaient défaut.

Jan Truss

traduit de l'anglais par Marie-Andrée Clermont

Jasmine



collection
des deux solitudes.
jeunesse

JASMINE

Accaparée par trop de responsabilités familiales, Jasmine (12 ans) s'enfuit en forêt. C'est elle qui fait le ménage et qui prend soin de ses frères et soeurs. En fait, Jasmine est la seule adulte de la famille. Celle-ci, laissée à elle-même après la fuite de Jasmine, ne peut agir que de façon irresponsable. « Personne ne se donna la peine de déblayer la table : c'est à Jasmine de faire ça. Et tous s'écrasent devant le petit écran (...). » (*Jasmine*, p. 101).

En quittant la maison, Jasmine brise le pacte tacite qui l'unit aux siens. Mais elle ne cherche pas de solution de rechange. C'est une enfant fatiguée. Il est d'ailleurs significatif que parmi les rares objets apportés se trouvent une robe de nuit et une courtoise.

Pendant son séjour en forêt, elle redevient peu à peu l'enfant qu'elle avait dû délaisser. « Et il n'est nullement question que même les étoiles se doutent que l'aînée de la famille, si aguerrie, si raisonnable, cache au fond d'elle-même des sentiments puérils, merveilleux et un peu folâtres. » (*Jasmine*, p. 26). La création artistique va se manifester par des sculptures en argile, et cette activité lui redonnera confiance et estime en elle.

Malade, elle sera rescapée par « ces gens-là », un couple d'artistes. D'abord hostile, elle finit par leur faire confiance. Entre eux s'établit une relation de respect et de compréhension, qui a pour base l'art.

Jasmine retourne chez ses parents. La situation s'est quelque peu améliorée. Ce qu'elle retient de son aventure est que le modèle familial connu n'est pas le seul existant. Grâce à « ces gens-là », elle a maintenant quelqu'un d'autres à qui s'identifier.

LES VOYAGES IMAGINAIRES

Les parents de Claudien (13 ans) l'obligent à porter une ceinture-signal pour exercer un contrôle sur leur enfant. Ils prennent bien soin de lui rappeler : « C'est pour ton bien, comprends-tu ? Si je venais à te perdre, je crois que j'en mourrais. » (*Les Voyages imaginaires*, p. 72). Cette surprotection relève d'une instabilité émotionnelle. Claudien n'est pas vu comme un adulte en devenir mais comme le prolongement de ses parents.

L'adolescent se révolte et déjoue leur surveillance en défaisant ses ceintures. Mais à chaque ceinture détruite lui succède une autre, plus perfectionnée. C'est un cercle vicieux où, croyant se libérer, il s'enfoncé davantage. Ses parents prennent alors les grands moyens. On lui greffe un implant-signal, c'est-à-dire qu'un émetteur est fixé à même son corps.

Heureusement, il lui reste son monde intérieur. Ce sera sa planche de salut, car ses parents n'ont aucun pouvoir sur son esprit. Ses « voyages imaginaires » sont directement proportionnels à la surveillance exercée sur lui. « D'autre part, sur Terre, il a de plus en plus de peine à sortir de ses rêveries et regagner la "réalité". Qui sait si, la prochaine fois, on parviendra à tirer Claudien de ses songes ? » (*Les Voyages imaginaires*, p. 96).

Les personnages rencontrés possèdent tous un « potentiel normal » (*dixit Freud*), voire supérieur à la moyenne. Ils ont conscience d'un déséquilibre dans les relations avec leurs parents et ils réagissent chacun à leur façon pour que cesse le malaise.

La famille n'est pas « intacte et accueillante » (*dixit Freud*). La fuite est l'option privilégiée. Il y a deux fuites réelles : Jasmine et Michel-Curtis. S'ajoute une fuite imaginaire avec Claudien. Ceux qui restent manifestent leur mal-être par le silence et l'agression verbale (Lance et Paul). Ces jeunes ont tous besoin de leur famille. Malgré les sévices subis et l'affection manquante, ils n'imaginent pas la vie sans elle.

La « stimulation continue de leurs capacités intellectuelles » (*dixit Freud*) provient d'éléments extérieurs : sculpture pour Jasmine, travail chez un vétérinaire pour Paul. Le contexte familial étant déficient, le jeune se débrouille pour combler ses besoins.

L'identification aux parents n'est pas facile car les modèles proposés sont souvent défailants. Ils ne sont pas « des membres sains d'une communauté » (*dixit Freud*). Jasmine a la chance de rencontrer un autre modèle, positif celui-là. Michel a une tante chez qui il ira vivre. Mais c'est surtout en eux que les héros et héroïnes vont trouver les ressources nécessaires pour sortir vainqueurs.

Agressions sexuelles

Alors que les autres formes de violence sont abondamment utilisées en littérature de fiction, je n'ai trouvé qu'un seul titre qui fasse état d'agression sexuelle.

J'AI BESOIN DE PERSONNE

Paul (environ 15 ans) est perturbé par la mort de sa soeur Hélène (13 ans). Sa révolte ira jusqu'au meurtre.

Le roman met en scène une famille démantelée. Le père est absent. La mère travaille en Europe. Hélène, Paul et Christophe ont été confiés à un oncle.

Hélène est déjà morte. Le personnage central, Paul, n'étudie plus et rejette toute forme d'autorité. Son frère recolle les pots cassés. En fait, c'est lui qui assume le rôle de chef de famille. Les deux adolescents ont conclu un marché avec leur oncle et ils se débrouillent sans lui. Celui-ci peut ainsi s'adonner au trafic des stupéfiants en toute liberté.

La violence de Paul ira *crescendo* lorsqu'il découvre que sa soeur a été violée par l'oncle et que sa mort est un suicide. Rien ne l'arrête. Il agit en justicier et va tuer le coupable. Puis il se suicide.

Hélène avait besoin de quelqu'un pour amoindrir le traumatisme lorsque l'agression a eu lieu. Étant seule, l'unique solution était la mort. Elle n'a pu exprimer son désarroi et son angoisse autrement. Avant de mourir, elle a cependant écrit une lettre. « Les grandes personnes sentent si mauvais. Le vieux cigare et la bière. Et ils me font mal. (...) Je n'ai plus personne et je veux mourir. » (*J'ai besoin de personne*, p. 182). C'était un devoir de français mais son professeur n'en a pris connaissance qu'après le drame. L'enseignante se sent coupable de n'avoir rien vu venir. Tranquillement, elle perd goût à la vie et meurt.



TIENS BON !

Michel (14 ans), orphelin, est accueilli par son oncle. Les relations familiales sont tendues. Lui et son cousin s'enfuient.

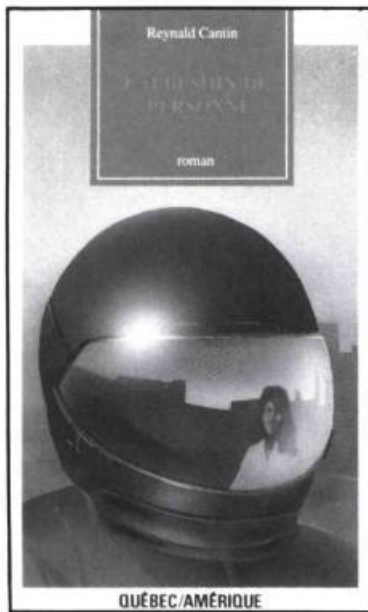
L'oncle use de contraintes pour se faire obéir. Tout manquement à l'ordre est sévèrement puni. « Tous les soirs d'école, vers dix heures et demie, le vieux passait devant la porte au pas de l'oie pour vérifier que la lumière était éteinte dans la chambre. (...) Comme si on était des prisonniers dans une cellule ou je ne sais quelle autre bêtise. » (*Tiens bon !*, p. 65).

Curtis, son fils, ne voit aucune issue. L'arrivée de son cousin lui donne un espoir.

Michel se rebelle dès le début. « Et il s'attendait à ce que je le respecte, après ça ! À ce que j'élève pas la voix en lui parlant ! Crime ! qu'est-ce qu'il avait de si spécial ? Et lui, il pouvait bien élever la voix en me parlant alors ? » (*Tiens bon !*, p. 94).

Les garçons quittent la maison. Le sens de leur fuite est clair. « On savait tous les deux que, quand on avait embarqué, c'était pas histoire de se sauver et jamais revenir. On était pas en mal d'aventures. » (*Tiens bon !*, p. 187). C'est un signal d'alarme, un avertissement.

Accueilli par une tante, la situation se règle pour Michel. Par contre, Curtis aura encore à supporter l'attitude de son père.



L'histoire d'Hélène n'occupe qu'une place secondaire. C'est surtout sa mort, et les conséquences sur son entourage, qui retiennent l'attention. L'agression sexuelle est traitée avec une grande pudeur. Peu de chose nous en est dit, comparativement à la violence physique. Nous ne connaissons pas la victime. Par contre, l'oncle apparaît comme le coupable idéal ; il vend de la drogue et entretient des mineures.

Des neuf romans étudiés, *J'ai besoin de personne* est le seul où la victime se suicide. Ailleurs, tous et toutes s'en tirent, à des degrés divers. C'est aussi le seul qui provoque d'autres morts. Est-ce un hasard qu'on y parle d'inceste ?

Au terme de ce dossier sur l'adolescence violente, je propose quelques conclusions et quelques réflexions.

Les héros sont supérieurs en nombre aux héroïnes (huit contre quatre). Outre Hélène qui a subi sans riposter, les personnages féminins font preuve de courage et affrontent leur agresseur.

Six romans sur neuf optent pour la fuite, réelle ou imaginaire. Pour certains, c'est une question de survie (Lisa, Julilly, Martin et Claudien). Pour d'autres, c'est un signe de détresse, un moyen et non une fin (Jasmine, Michel et Curtis).

Dans tous les cas, sauf un, les victimes trouvent aide physique ou support moral. Ariane encourage Jessie. Jasmine rencontre « ces gens-là ». Le support moral peut venir d'animaux ou d'objets. Martin, Paul et Lance (il a un cheval et un chat) ont des relations privilégiées avec le monde animal. La seule exception : les rats d'égout dans *Nocturnes pour Jessie*. Jasmine trouve réconfort avec ses sculptures. Le seul personnage qui ne trouve aucun appui est Hélène, avec la fin que l'on sait.

Un seul roman fait état d'un échec irrémédiable. *J'ai besoin de personne* ferme la porte à toute forme d'espoir. Dans les autres romans, il y a soit une réussite totale, soit une réussite partielle. Le dénouement n'assure pas toujours que tout ira pour le mieux, mais on laisse place à l'espoir. Tout au moins, on maîtrise la situation.

Les situations carenciales et violentes sont présentes dans toutes les classes sociales. Milieux urbain et rural se voient. *Nocturnes pour Jessie* et *les Voyages imaginaires* offrent une représentation futuriste de la ville sous un jour peu réconfortant. La famille traditionnelle est associée au cycle des carences. La famille divisée ou absente se rencontre dans la violence physique et l'agression sexuelle.

Y a-t-il un portrait type de l'agresseur ? Le tableau est plutôt varié. Seul point commun : ils et elles aiment leur victime. Les seuls doutes : le père de Curtis et l'oncle d'Hélène. Les agresseurs sont des membres de la famille immédiate (père et mère) ou proche (oncle).

Le coupable est-il puni ? Se repent-il de ses actes ? Les parents de Jasmine comprennent leurs manquements, ceux de Curtis sont plus ou moins conscients de leurs torts, mais ceux de Claudien ne veulent rien admettre. L'oncle de Martin s'excuse en fin de roman et annonce qu'il se fait soigner, tout comme les parents de Paul. La mère de Lance cesse de tourmenter son fils. L'oncle d'Hélène est celui qui est le plus sévèrement puni, et pas par sa victime. Il ne peut donc rien pour réparer ses torts.

« L'analyse des interactions parents-enfants nous permet de comprendre combien il est difficile de faire échec à la compulsion de répétition qui pousse les parents à reproduire avec l'enfant les sévices qu'ils ont eux-mêmes subis dans l'enfance². Quels adultes deviendront ces héros et héroïnes ? Seront-ils captifs du cercle vicieux qui perpétue le climat de violence ? Seront-ils eux-mêmes bourreaux de leurs enfants ? Ce sont des personnages de roman, soit. Ils ne vieilliront jamais. Mais qu'advient-il de leurs semblables, ceux dont on lit l'histoire dans les journaux ?

NOTES

1. Sigmund Freud cité par Michelle Rouyer et Marie Drouet. *L'enfant violent. Des mauvais traitements à l'inceste*. 2^e éd. Paris, Le Centurion, 1986, p. 84.
2. *Ibid.*, p. 38.

BIBLIOGRAPHIE

- BEAUCHECNE, Yves et SCHINKEL, David. *Aller retour*. Collection Conquêtes, Montréal, Pierre Tisseyre, 1986. 143 p.
- CANTIN, Reynald. *J'ai besoin de personne*. Collection Jeunesse/Romans Plus, Montréal, Québec/Amérique, 1987. 226 p.
- CÔTE, Denis. *Nocturnes pour Jessie*. Collection Jeunesse/Romans plus, Montréal, Québec/Amérique, 1987. 206 p.
- HALVORSON, Marilyn. *En toute liberté*. Traduit de l'anglais par Marie-Andrée Clermont. Collection des Mille-Îles, Montréal, Fides, 1987. 288 p. Titre anglais : *Let It Go*.
- MAJOR, Kevin. *Tiens bon !* Traduit de l'anglais par Michelle Robinson. Collection des deux solitudes, jeunesse, Montréal, Pierre Tisseyre, 1984. 210 p. Titre anglais : *Hold Fast*.
- ROBINSON, Robert R. *La Colère et l'Espoir*. Traduit de l'anglais par A. et T.H. Morissette. Montréal, Héritage, 1981. 136 p. Titre anglais : *On the Rocks*.
- SERNINE, Daniel. *Les Voyages imaginaires dans Planéria : anthologie de science-fiction*. Collection Conquêtes, Montréal, Pierre Tisseyre, 1985. p. (53)-109.
- SMUCKER, Barbara. *Les Chemins secrets de la liberté*. Traduit de l'anglais par Paule Daveluy. Collection des deux solitudes, jeunesse, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978. 161 p. Titre anglais : *Underground to Canada*.
- TRUSS, Jan. *Jasmine*. Traduit de l'anglais par Marie-Andrée Clermont. Collection des deux solitudes, jeunesse, Montréal, Pierre Tisseyre, 1986. 247 p. Titre anglais : *Jasmin*.